

**Parmi d'innombrables faits d'armes, la tradition militaire française a lutté pour arracher à l'oubli quelques-uns de ceux qui témoignaient de l'héroïsme le plus pur.**

C'est ainsi que sont connus les noms de « *Camerone* » pour la Légion étrangère, de « *Sidi Brahim* » pour les chasseurs à pied, de « *Reichshoffen* » pour les cuirassiers, de « *Bazeilles* » pour ceux qui portent au képi noir une ancre d'or, et de tous les hauts lieux de nos Marches de l'Est pour les vétérans de la deuxième guerre mondiale.

Paradoxalement, les chasseurs ont retenu le symbole d'un combat en terre d'Afrique et les coloniaux un épisode, parmi tant d'autres, des sanglantes empoignades aux frontières des Francs et des Germains.

Célébrant Bazeilles et le sacrifice de ceux qui voulaient permettre à l'armée de Châlons de rejoindre celle de Metz, les Anciens de la « *Coloniale* » choisissaient le cadre des Ardennes, familier aux Métropolitains.

Le bilan des journées du 31 août et du 1er septembre 1870 donne la mesure de l'acharnement des combats soutenus par la « *Division Bleue* » du général de Vassoigne : 2 500 morts, dont 315 officiers et sous-officiers. Le chiffre des pertes bavaroises varie, selon les auteurs, de 4 000 à 7 000 hommes.

1870-1970... l'histoire militaire de ce siècle est riche en combats, parfois aussi glorieux que Bazeilles, où s'illustrèrent Marsouins et Bigors. Toutefois, sollicité de mettre en lumière l'un de ceux qu'entraîna le conflit algérien, je saisis l'occasion de rompre avec l'habituelle évocation des accrochages désespérés pour traiter une entreprise offensive, audacieuse mais victorieuse, c'est-à-dire à résultat immédiatement favorable. Je l'ai choisie d'abord dans un cadre purificateur, cher à tous ceux qui ont vécu en Afrique Noire ou en Afrique Blanche, dominées par les grandes figures de Foucauld et de Psichari, comme par celles des plus illustres chasseurs de rezzous. La montagne, la mer, la forêt, le désert exercent un pouvoir formateur enrichissant. Les tâches ingrates imposées aux soldats par la guerre, conservent, au Sahara, l'auréole de clarté qu'elles perdent le plus souvent dans les casbahs.

De plus, pour des raisons logistiques, l'emploi de colonnes légères est seul possible dans les régions désertiques éloignées des rivages maritimes. C'est ainsi que la « *Colonne Leclerc* » de 1942-43 n'a guère excédé 400 Européens et 2 400 Africains, en moins de 600 voitures, et 17 avions allant du Glen-Martin au Lysander, en passant par le Blenheim ; elle ne comptait, bien entendu, ni parachutistes ni hélicoptères, et fort peu de transmissions. Nous étions encore loin des quatre mille véhicules, aux deux tiers blindés, de la 20 D.B. lors de son débarquement de 1944 en Normandie. Vraiment, la gloire africaine de Leclerc a été forgée avec un minimum d'armes, en comparaison de celles de Montgomery et de Rommel, qui s'affrontaient, eux aussi, dans le désert, mais le long de la côte méditerranéenne.

L'opération de Timimoun menée sur de grandes distances au cœur du Sahara rentre dans cette lignée : recherche patiente du renseignement, légèreté et souplesse des moyens engagés, vitesse foudroyante d'exécution, et aussi forte personnalité du Chef, le colonel Bigeard, aux exceptionnelles aptitudes d'entraîneur d'hommes et de manœuvrier.

Parmi tous les combats qu'a livrés Bigeard, celui que je vais tenter de faire revivre devrait porter au cœur de mes lecteurs l'envie de prendre le vent du Sahara, à l'appel du beau nom de « *Timimoun* ».

Timimoun, « *Oasis Rouge* », chef-lieu du Gourara, est la reine des trois villes flamboyantes qui encerclent le Tademaït, In Salah et Adrar étant les deux autres. On y accède par la Porte du Soudan, construite en argile rouge éclatant. La ville est bâtie sur le ressaut septentrional du Tademaït ; elle est séparée des hautes dunes du Grand Erg Occidental par la Palmeraie et la Sebka, dépression analogue au lac Léman par sa forme, sa grandeur et sa disposition. Le dessèchement date de quelques centaines d'années.

Les riches palmeraies du Gourara s'étendent dans les bas-fonds salins, couvrant environ 80 km de long sur 25 à 30 km de large. L'artisanat est très important dans le Ksar et les environs de Timimoun : on y tisse les plus belles tentures du Sahara, des burnous, gandourahs, haïks, et des tapis rouges et verts aux dessins originaux.

La Compagnie des Pétroles d'Algérie était installée à Timimoun, chef-lieu de trois mille habitants, la commune de Gourara en comptant 25 000 (en 1955).

À 190 kilomètres vers le sud, Adrar est le chef-lieu du Touat (38 000 habitants) et jadis portion centrale de la Compagnie saharienne du Touat et de la Saoura, qui surveillait les confins du Sud-Marocain et établissait la liaison avec les troupes françaises de Mauritanie. Partant d'Adrar, Colomb-Béchar se trouve à 600 kilomètres au nord, par Kerzaz et Beni Abbès, sur la route d'Oran, et Reggane est située à 139 kilomètres au sud sur la route du Tanezrouft (Bidon 5) et de Gao.

Timimoun faisait partie du territoire militaire d'Aïn Sefra (située au nord du Grand Erg Occidental et à 255 kilomètres au nord-est de Béchar), d'où Lyautey entreprit en 1903 de pacifier le sud Oranais ; dans ce commandement, « *il goûta les plus belles joies de sa carrière* ». Saluons au passage, avec respect, ce chef prestigieux et, avec lui, tous ceux qui partagèrent sa devise, gravée dans la bague qu'il ne quittait jamais : « *The soul's joy lies in doing* ».

Un demi-siècle plus tard, Bigeard, soldat du peuple, témoignera à son tour, dans les mêmes sables, qu'il est lui aussi, à son échelon, un merveilleux « *animal d'action* », sans doute le meilleur utilisateur en tous terrains des moyens aériens et des transmissions radiophoniques.

Nous nous sommes rencontrés en Bretagne, où naissait en 1947, à Vannes, la première Demi-Brigade des Commandos coloniaux parachutistes, issue de la Demi-Brigade de Parachutistes S.A.S., elle-même mise sur pied en Grande-Bretagne à des heures difficiles et qui s'est illustrée dans les combats de la Libération et dans les premiers combats d'Indochine. Les Képis Noirs étaient alors heureux et fiers d'accueillir cette élite, dont l'expérience permit à la brigade de devenir le creuset des prestigieuses unités de Parachutistes d'infanterie de marine... et d'adopter leur coiffure, le célèbre Béret Rouge. De 1947 à 1954, la Demi-Brigade de Commandos Parachutistes a formé ainsi treize bataillons pour l'Indochine : engagées à fond pendant sept ans, ces unités totalisent vingt-trois citations collectives à l'ordre de l'Armée.

De 1954 à 1962, en Algérie, la Brigade de Parachutistes d'Outre-Mer entretient quatre

régiments. Leur action s'étend à Suez, en 1956, puis à Bizerte en 1961. Dans le même temps, les missions d'outre-mer sont assurées. Les parachutistes de l'infanterie de marine sont présents à Madagascar, en Afrique Noire, en Mauritanie.

Au cours de ces combats, 190 officiers, 550 sous-officiers, 1 900 hommes de troupe ont fait, dans les rangs des S.A.S. et des parachutistes d'infanterie de marine, le sacrifice de leur vie.

Bigéard est un survivant. Il a largement participé à cette épopée, à travers de nombreuses opérations aéroportées. Déjà il avait été largué en France, il le fut ensuite en Haute Région tonkinoise... Tulé... Lang Son... Dien Bien Phu, pour ne citer que les principales.

Depuis 1955, son régiment, le 3e régiment de parachutistes coloniaux participe à la lutte contre la rébellion dans les Djebels et dans les cités. Il est rodé.

En novembre 1957, il se trouve dans la région de Colomb-Béchar, où, dix ans auparavant, s'est écrasé l'avion « *Mitchell* » du général Leclerc.

Le 20 octobre, la Compagnie méhariste du Touat, après avoir tué ses cadres français, a apporté au « *Front de la Libération Nationale* » le renfort de 70 hommes et chameaux, deux fusils-mitrailleurs, un appareil radio C9.

Le 8 novembre, profitant de ce que toutes les troupes mobiles du secteur sont à la recherche des déserteurs, les éléments rebelles montent une embuscade sur un convoi appartenant à la Compagnie des Pétroles Algériens. Deux civils européens, cinq légionnaires sont faits prisonniers, ainsi qu'un certain nombre d'ouvriers musulmans, parmi lesquels quatre réussissent à rejoindre Timimoun ; un fusil-mitrailleur et une dizaine d'armes sont emportés par les rebelles.

Le 10 novembre, Bigéard est convoqué par le général commandant le territoire d'Aïn Sefra qui lui donne carte blanche pour rétablir la situation, sur les plans militaire et psychologique, la presse française ayant titré en première page la nouvelle de l'attaque contre les pétroliers. L'opération doit débiter au plus tard le 13.

Les moyens propres du 36 R.P.C. comprennent : six compagnies à l'effectif de 150 ; un P.C. avant (30 personnels), un P.C. arrière (60) et, depuis vingt jours, deux *Piper*, six Hélico S-58, et les véhicules nécessaires à sa motorisation. L'ensemble est déjà très soudé, mais le régiment n'a jamais travaillé dans le désert. Les moyens rattachés se composent :

- d'un commando Air (100),
- d'une compagnie portée de Légion étrangère (200) en cours de recherche des rebelles, à 50 kilomètres au nord-ouest de Timimoun,
- d'une compagnie méhariste (100 fusils) en mission de protection-récupération des Land-Rovers brûlés à 40 kilomètres nord de Timimoun,
- des garnisons de Timimoun (40), Kerzaz (50), de Beni Abbès (80),
- de trois Dassault basés à Timimoun.

Il fallait alors deux à trois jours pour relier Béchar à Timimoun sur 600 kilomètres de « *tôle*

*ondulée* ». La zone de chasse s'étend sur une surface équivalant aux deux tiers de la superficie de la France !

Les véhicules disponibles sont au nombre de cinquante G.M.C., quatorze Dodge 6 x 6, vingt-neuf Jeep.

Les transmissions sont étoffées :

- Un SCR 193 à Béchar,
- Un SCR 193 à Timimoun,
- Deux ANGRC7 au P.C. du régiment,
- Un ANGRC 9 par compagnie,
- Un SCR 300 par section,
- Un gros stock de piles est prévu.

Le 13 novembre, Bigeard et son P.C. léger se posent à Timimoun en deux Dakota.

Les contacts sont pris avec le commandement local. L'officier de renseignement effectue aussitôt une liaison à Adrar pour récupérer les suspects arrêtés par la D.S.T., tandis que son adjoint interroge les ouvriers musulmans tombés dans l'embuscade.

Le 14 novembre arrive un P.C. Air, commandé par un spécialiste chevronné, « *porté aux nues* » sous le nom de « *Félix* » par toute l'Armée de Terre, le lieutenant-colonel Brunet.

Les moyens aériens commencent à se mettre en place et deux compagnies arrivent à 22 heures par la piste.

Le 15 novembre, Bigeard rend compte de ses intentions et de ses besoins. Il a décidé de constituer un groupement fait de la C.P.L.E. qui sera basée à Kerzaz et de la Compagnie méhariste qui sera basée à Beni Abbès, et de lui confier les missions de sécurité de l'axe Beni Abbès - Adrar, de renseignement par interrogatoires et reconnaissances vers l'est (région des Puits) et vers l'ouest (contrôle des nomades).

Il insiste par ailleurs, sur l'urgence de ses demandes antérieures, non encore honorées : trois *JU-52*, au lieu de deux, deux patrouilles de *T-6*, moyens d'appui-feu, trois *Nord 2501*, trois *Piper* au lieu de deux.

Le 15 novembre arrive presque tout le reste de son régiment : les missions sont réparties. Une liaison hélicoptère est effectuée avec les Land Rover des pétroliers, qui affluent à Timimoun de toutes les directions.

Les renseignements sur l'organisation adverse font l'objet d'une synthèse, qui dénote l'expérience du « *Patron* ».



Du 16 au 20, reconnaissances, recherche du renseignement, essai opérationnel des Land Rover ; 32 armes sont saisies, une organisation politico-militaire est patiemment localisée.

Tenant compte des renseignements ainsi obtenus et recoupés, une opération est montée sur Hassi Rhambou, à 80 kilomètres au nord-est de Timimoun (à vol d'oiseau) le 21 novembre.

Bigéard obtient un appui B 26 et joue le jeu où il est passé maître.

Mouvement de nuit par camions jusqu'à vingt kilomètres de l'objectif de la 3e compagnie et du P.C. opérationnel. À 8 heures ceux-ci sont hélicoptérés après mitraillage par la chasse de la zone des « posés ».

Les traces des rebelles sont relevées à 8 h 30, les premiers coups de feu échangés à 9 h 30.

A 12 h 36, après marquage-piper et mitraillage de la zone de parachutage, la 4e compagnie, en « *alerte aéroportée* » à Timimoun, est larguée des « *Nord 2501* » et immédiatement engagée.

Les deux unités soutiennent un contact étroit, appuyées par les B 26 qui se relaient sur leur zone d'action.

A 14 h 30, après une liaison au P.C. de la 3, « *Bruno* » (c'est Bigeard en langage radio codé) fait hélicopter sur Hassi Rhambou un élément de renforcement de son escadron de jeeps armées et son P.C., qui avaient effectué leur approche par la piste.

Les combats demeurent acharnés jusqu'à 18 h 45. Par étapes successives Bigeard et son P.C. se sont retrouvés à l'abri d'une dune à portée de voix des combattants. Les blessés sont évacués, les moyens aériens quittent la zone de combat. Pendant la nuit, les unités montent des embuscades.



Sergent-chef René Sentenac mortellement blessé



Sentenac

Le 22, la zone d'action est fouillée, des matériels, un dépôt de vivres et de munitions sont saisis. Les unités sont regroupées, les prisonniers interrogés.

Une opération analogue est effectuée le 23 sur Hassi Djedid Ech Chergui à 40 kilomètres au nord-est de l'objectif précédent :

- approche terrestre des unités, arrivée à 7 h 30 des Sikorsky et Pipers, à 8 heures des Dassault et B 26. Reconnaissance sur l'objectif avec chasse et pipers et même les Sikorsky portant certains prisonniers, « *Strafing* » de la D.Z choisie et hélicoptage à 10 heures.

La compagnie d'accompagnement en « *alerte aéroportée* » à Timimoun embarque sur les « *Nord 2501* » à 10 h 35 pour une « *alerte en vol* », mais ne sautera pas.

Après liaison de « *Bruno* » avec le P.C. de son escadron à 13 heures, un dépôt d'environ quatre tonnes est découvert à 14 heures et évacué par hélicoptage.

A 21 heures, les unités sont regroupées à Timimoun, ayant perdu onze des leurs, dont un officier, et comptant huit blessés.

Leurs adversaires ont perdu 52 hommes, dont 20 déserteurs, deux F.M., deux P.M., quarante fusils de guerre, un ANGRC 9, 5.000 cartouches, 10 tonnes de vivres, des équipements, des documents importants.

L'opération Timimoun s'est poursuivie du 24 novembre au 8 décembre par une localisation du rebelle, dans le vent de sable, ensuite par une double action au coeur de l'Erg, à 125 kilomètres au nord-ouest de Timimoun, sur Bou Krelala, puis en direction de Kerzaz, sur Belquezza.

Elle a encore coûté quatre tués et six blessés, mais elle a doublé les pertes adverses précédentes.

Dans l'ensemble, un temps favorable aux moments critiques a permis la découverte du guetteur mal camouflé : le destin de la bande aux abois était alors scellé.

Aptes à jouer aisément de l'automobile comme du parachute, de l'hélicoptère aussi bien que du dromadaire, les parachutistes, menés de main de maître, se sont dépassés généreusement.

Le désarroi causé à l'adversaire par des méthodes aussi percutantes qu'efficaces ressort de l'extrait du compte rendu de Si Omar au commandant de la Z 8, le 29 novembre, et découvert lors d'une fouille : « *L'ennemi a arrêté un grand nombre de la population de Timimoun et ils ont enterré et piégé les puits où se trouvait la 1ère section. C'est pour ceci que nos hommes ont replié dans la région de Beni Abbès. Nous n'avons jusqu'à présent aucune nouvelle de la deuxième section qui se trouve à l'est de Timimoun* ».



Pour Bigeard, l'expérience de la guerre révolutionnaire d'Indochine, qu'il a acquise sur le terrain et jusque dans les geôles du Viet Minh, l'a amené à conclure à la nécessité de s'attaquer avant tout à l'infrastructure politico-militaire.

Quant aux bandes, second mais non moindre objectif, il a constaté que, dans la région de Timimoun, elles ont trouvé dans l'organisation rebelle, réalisée depuis un an, un soutien précieux à travers toutes les palmeraies. Observation valable, j'ai pu en juger par moi-même dans bien d'autres régions, où la loi du silence, notre immobilisme ont permis le classique pourrissement dont nos forces avaient été également les victimes au Vietnam !

Mais, dans cette zone désertique, la nature favorisait encore la mise en place de dépôts, dont l'importance prouvait qu'elle datait de longs mois.

La population musulmane des Palmeraies avait perdu tout sentiment de sécurité, par suite du manque de dynamisme, de la trop fréquente tactique défensive et classique, de l'éloignement, de la routine immuable et si facilement repérable des garnisons. Aussi avait-elle apporté aux rebelles un soutien total dû à la crainte, pour les plus vieux et les faibles, à l'admiration pour les jeunes qui ne trouvaient pas chez nous ce rayonnement et cet exemple exaltant dont ils ont soif.

Pour rétablir en quelques jours une position si gravement délabrée, il fallait évidemment consentir une importante dépense de moyens. Nous sommes loin des « *dernières cartouches* »...

Encore fallait-il savoir les utiliser, ces moyens, pour ne pas s'en trouver plus encombré qu'aidé... et ne pas donner le spectacle trop connu du « *marteau-pilon incapable d'écraser la mouche* ».

La région de Hassi Rhambou, en effet, est non seulement pratiquement inaccessible aux véhicules, mais elle présente un aspect buissonneux où le rebelle peut parfaitement se camoufler, se protéger. Seule l'accumulation des renseignements, obtenus par un travail patient et précisés par des reconnaissances aériennes, a-t-elle permis de situer la « Bande », point minuscule dans cette immensité désertique.

« *Une fois de plus, on peut mesurer la discipline d'existence que s'impose l'adversaire, et quand on voit le courage dont il fait preuve durant le combat, on comprend combien peut être grand le rayonnement d'une bande de rebelles sur une population, au demeurant sans défense.* »

Ce sont là les paroles de Bigeard, toujours prêt à saluer, en connaisseur, les mérites de ceux qu'il combat, à ferveur égale !

Sa tactique offensive de la bataille de novembre 1957 a renversé la situation.

Ce ne sont plus, la nuit, des embuscades mises en place par un ennemi sûr de l'impunité, nos troupes prudemment enfermées derrière les barbelés de leurs camps, mais celles tendues par des parachutistes, qui ont fait leurs ces méthodes payantes.

Sur le terrain, des soldats entraînés au corps-à-corps se battent dans la dune désertique contre des hommes qui se terrent, par petits paquets de trois ou quatre à la contre-pente des dunes, un seul guetteur à la crête : chaque groupuscule est un îlot de résistance qu'il faut réduire avec ténacité et courage en lui donnant l'assaut. Combat âpre et rude dans un terrain où l'uniformité des cuvettes de sable, jointives et toutes semblables, rend très précaire la localisation des coups de feu.

Tout concourt à dramatiser ce combat : les armes qui s'ensablent, les incidents de tir, le climat, le terrain mal connu des uns, si familier aux autres...

Seule une infanterie agressive et décidée peut gagner à ce terrible jeu, sous les ordres de l'homme qui a ainsi fixé le souvenir de Timimoun, « *sommet* » d'une tradition coloniale et saharienne :

*« Un jour, on nous donna le désert pour combattre... Il nous sembla alors que nous avions trouvé dans ce dépouillement et cette solitude, dans la soif et dans la faim, cet ennemi que nous poursuivions depuis si longtemps : nous-mêmes, notre peur et ce corps qui se rappelait soudain à nous pour exiger des fruits juteux, des filles accueillantes, des lits profonds et une vie confortable. »*

### **Général MASSU**

**Texte initialement publié dans la *Revue historique de l'armée* n°4 (1970)**

**Visionnez [la galerie photos](#) sur Timimoun.**